



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Récit du Saint-Cyrien Jean-Paul MARTIN évadé sur le « S'ILS TE MORDENT »

Jean-Paul MARTIN

Admis à L'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr mi octobre 1942, Jean Paul MARTIN - *promotion Croix de Provence* - quitte Aix-en-Provence le 27 novembre 1942, tous les Saint-Cyriens ayant été placés en congé d'armistice et invités à rejoindre leurs foyers pour faire suite à l'invasion de la zone libre par les Allemands.

Débarqué en Angleterre le 8 mars 1943 après son évasion sur le « S'ils te mordent », Jean Paul MARTIN s'engage dans les F.F.L le 25 mars 1943. Manquant de formation militaire - il n'avait passé que moins de deux mois à Saint-Cyr - il est admis à l'École des Cadets de la France Libre au sein de la 5ème et dernière promotion « 18 juin ». Il y retrouve Pierre Saindrenan, un de ses anciens de Saint-Cyr, de la promotion Charles de Foucauld (1941-1942), lui aussi évadé de Carantec, le 29 mai 1943, sur le Kermor, et qui devient son chef de section.

À la fermeture de l'École des Cadets de la France Libre le 15 juin 1944, Jean Paul MARTIN est détaché auprès de la 3ème Division Britannique du 8ème Corps de la 2ème Armée. Il embarque le 10 août en Angleterre et débarque en France le 11 août 1944. Il participe aux combats en France (du 12 août au 14 septembre 1944), en Belgique (15 au 21 septembre 1944) et en Hollande (22 septembre au 5 octobre 1944) puis revient en France (6 octobre 1944 au 8 mai 1945). Affecté en Indochine au sein du 22ème RIC, il embarque à Marseille le 21 janvier 1946 sur le Pasteur et débarque à Saïgon le 14 février 1946. Il sert en Indochine du 15 février au 7 août 1946 dans le secteur de Bien Hoa. Il est rapatrié en France en août 1946 (embarque à Saïgon le 8 août 1946 et débarque à Marseille le 25 août 1946).

Il quitte définitivement l'armée en 1946 pour entreprendre une carrière notariale.

Le récit qui suit a été rédigé par Jean Paul MARTIN en 1991, hormis les trois renvois rajoutés par la suite afin d'éclairer les lecteurs.

Premier rendez-vous à PARIS

L'aventure commença l'un des derniers jours de février 1943.

11 heures moins dix du matin : je suis devant le Fouquet's Bar, sur les Champs Élysées à Paris ; j'entre, je jette un coup d'oeil dans la salle, où il n'y a presque personne, et je m'assois à une petite table près de l'entrée. Je commande une bière — l'ersatz qui servait de bière à l'époque — et je roule une cigarette, tabac gris plein de bûches et papier zigzag. Quelqu'un doit venir me voir à 11 heures, c'est ce qu'on m'a dit : j'ai à la main le journal d'Autun, qui s'appelait déjà la Gazette, et je le parcours distraitement.

Le temps n'est pas froid ni pluvieux, mais gris et maussade ; si tout va bien, je serai en Angleterre dans trois jours.

J'aurai échappé à l'Occupation, cette pesanteur sur l'esprit que je n'ai jamais vue bien expliquée et je crois qu'il faut l'avoir vécue pour la comprendre. Plus qu'une privation de liberté ; j'ai appris plus tard qu'on pouvait être pleinement libre au fond d'une prison. Ce n'était pas une privation partielle de liberté, mais quelque chose de plus, indéfinissable.

À 11 heures, la porte s'ouvre et un garçon de mon âge s'approche et s'assied en face de moi : « j'attends quelqu'un qui vient d'Autun. C'est moi. Bien. Mais ce n'est pas pour aujourd'hui, revenez ici jeudi de la semaine prochaine, à la même heure » Nous parlons de rien, pendant quelques instants, pour la vraisemblance, puis il s'en va.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Récit du Saint-Cyrien Jean-Paul MARTIN évadé sur le « S'ILS TE MORDENT »

Je m'en vais à mon tour un peu plus tard. Je n'ai pas de sentiment d'inquiétude ; si c'était un piège, on ne m'aurait pas laissé repartir.

Je ne me souviens pas comment j'ai passé ces quelques jours d'attente à Autun ; sauf qu'un jour j'ai rencontré John¹, qui m'a demandé, avec surprise : « Mais tu n'es pas parti ? Non, tu vois ». Nous n'avons rien dit de plus, ni l'un ni l'autre. Mais j'ai vu qu'il savait. Plus tard, j'ai appris qu'il aurait pu partir, lui aussi, mais qu'il ne l'avait pas fait, à cause de sa mère et de sa sœur.

J'ai sans doute, le dimanche, joué le match de football habituel avec mon équipe : j'étais alors en pleine forme physique ; je me rappelle qu'après être rentré à la maison, fin novembre 1942, lorsque les Allemands avaient envahi la zone libre, j'avais été nommé contrôleur des métaux non ferreux. Je n'ai jamais su ce que c'était, mais l'armée française essayait de nous camoufler comme elle le pouvait. A ce titre, j'avais été appelé à un stage à Paris, en janvier et j'étais revenu par le Creusot, où je m'étais trouvé un dimanche matin, et d'où j'étais revenu à Autun, par la neige, avec un vélo d'emprunt, pour jouer mon match l'après-midi.

Deuxième rendez-vous

Le jeudi suivant, je suis de nouveau, à la même heure, au Fouquet's Bar : le même garçon y est aussi et me tend un billet : « Prenez le train de 12 heures 45 pour Brest et descendez à Morlaix ; sur la place de la gare, au fond, vous verrez une camionnette avec du foin ; allez-y ».

Départ pour Morlaix

Je trouve une place assise dans l'express. Je regarde mes voisins de compartiment, essayant de deviner ce qu'ils sont. Je me récite de temps en temps, pour ne pas les oublier, l'adresse et le numéro d'un téléphone que l'on m'a donné, d'un Français expatrié à Londres il y a longtemps. Bien entendu, je n'ai sur moi, ni dans ma valise que les choses de tout le monde.

Le voyage est banal ; j'arrive à Morlaix vers sept heures du soir ; à cette époque, on vivait à l'heure d'été, toute l'année, car c'était l'heure habituelle de l'Allemagne.

Je sors de la gare, apparemment, rien de suspect ; je repère la camionnette vers laquelle je me dirige, aussi tranquillement que possible ; il valait quand même mieux faire attention. Un autre garçon a fait la même chose ; naturellement, je ne le connais pas. Le conducteur nous dit : « Montez ». Il démarre et roule pendant une heure environ. La nuit tombe lorsque nous arrivons à un village de pêcheurs, au bord de la mer ; j'ai su après que c'était Carantec.

Hébergement en ferme

Le conducteur nous fait descendre et nous emmène à une ferme, à quelques 200 mètres de la mer : nous entrons dans une grande salle commune où se trouvent déjà plusieurs personnes, dont un sergent d'aviation à cheveux blancs, en tenue². Il y fait bon, les fenêtres sont camouflées, en raison du black-out.

On nous donne à souper et je vois encore cette grande miche de pain dans laquelle la fermière nous coupait de longues tranches ; je n'en avais plus vu depuis plusieurs années.

¹ John était le frère de la future épouse de Martin Jean Paul. Membre du réseau Alliance, il fut arrêté, torturé et exécuté par les Allemands

² Il s'agissait de Bertrand du Pouget, futur pilote du Groupe de bombardement Lorraine



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Récit du Saint-Cyrien Jean-Paul MARTIN évadé sur le « S'ILS TE MORDENT »

Départ vers la plage

Vers huit heures, le passeur nous dit : « C'est le moment ; nous allons sur la plage, mais faites attention : il y a des sentinelles allemandes, pas de bruit et marchez courbés ; je vais vous guider ». Nous les suivons et arrivons peu après à une barque de pêche sur laquelle nous montons en faisant aussi peu de bruit que possible. La barque est en bois, non pontée ; elle a sept mètres de long ; il y des bancs pour s'asseoir ; un mât et un moteur auxiliaire. Nous nous installons de notre mieux, avec nos affaires ; la fermière nous a donné deux miches de pain et un grand bidon d'eau. Après avoir éteint la lumière de la salle, elle était restée quelque temps sur sa porte, à nous regarder partir.

La barque est menée par deux jeunes pêcheurs bretons, ils ont moins de vingt ans. Ils montent la voile et poussent la barque pour l'éloigner du bord. Bientôt, nous avons franchi le goulet du petit port et nous trouvons de l'autre côté de la jetée, c'est à dire du côté de la pleine mer. Tout va bien ; apparemment personne ne nous a vus ni entendus. Je n'ai pas le sentiment d'un danger quelconque. La mer est calme et il y a peu de vent.

Au bout d'une heure environ, lorsque nous sommes déjà éloignés de la côte, les deux jeunes marins pêcheurs essayent de mettre en route le moteur du bateau mais après quelques ratés, il s'arrête : un morceau de chiffon s'est entortillé autour de l'arbre moteur, et on ne parvient pas à l'enlever. Il va nous falloir marcher à la voile et j'éprouve un peu de crainte, car, je me dis que la côte anglaise est à 200 kilomètres ou peut-être plus, et que si le vent vient à souffler du mauvais côté, nous n'aurons pas grande chance d'arriver.

Cela passe vite, cependant. Bien que notre allure soit modérée, la barque laisse sur la mer des traînées phosphorescentes. La nuit s'écoule sans incident ; je ne me souviens pas que nous ayons beaucoup dormi, il y avait quand même un peu d'excitation à se sentir là. Nous avons sans doute somnolé par moments.

Nous sommes neuf ; outre les deux marins pêcheurs bretons, dont je n'ai jamais connu les noms ; tout ce que j'ai su d'eux, c'est qu'une fois arrivés, ils ne revenaient pas, bien entendu mais s'engageaient dans les Forces Navales Françaises Libres. Il y avait : Le commandant d'aviation Fourquet, mince, de taille moyenne, petite quarantaine, costume sombre, chaussures noires, devenu par la suite commandant du Groupe de bombardement Lorraine des F.F.L. et plus tard chef d'état-major des armées. L'homme aux cheveux blancs, en uniforme d'aviateur - je pense qu'il avait mis cet uniforme pour le cas, bien improbable, ou nous aurions été, faits prisonniers en mer – il se fait appeler Pouget. Je l'ai revu plus tard, à l'occasion d'un mariage ; il s'appelait en réalité du Pouget et était alors président du Touring Club de France ; je lui ai occasionné une belle surprise en lui parlant de cette barque dans la cour du Château de Sully !

Un quartier maître de la marine, d'une vingtaine d'années, petit, les cheveux droits sur Ici tête, nommé Le Guyader, breton, cela va sans dire ; au bout d'un moment, il s'est plaint du ventre, et nous avons craint qu'il fasse une crise d'appendicite.

Deux garçons de mon âge, s'appelant l'un Bolloré, l'autre Thubé, cousins appartenant à la famille des papiers à cigarettes O.C.B. Et un dernier dont je ne parviens à me souvenir ni du visage ni du nom³. Car je suis certain que nous étions neuf ; je l'ai toujours cru et dit et je ne l'aurais pas inventé.

Le lendemain matin, au lever du jour, nous étions en pleine mer, Dieu sait où ; les marins avaient certainement une boussole, bien que je n'y aie pas fait attention et ils devaient se diriger vers le nord. Il n'y

³ Il s'agissait de Marcel JASSAUD.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Récit du Saint-Cyrien Jean-Paul MARTIN évadé sur le « S'ILS TE MORDENT »

avait pas plus de vent et la mer était toujours calme, sans être plate ; nous devions marcher à huit ou dix kilomètres à l'heure environ.

Personne n'avait bu ni mangé ; nous ne bougions pas de nos places. Circuler dans une barque en pleine mer est une chose à n'entreprendre que si l'on ne peut faire autrement.

Tout continue ainsi jusqu'à midi ; le vent se met alors à souffler plus fort et la mer à se creuser ; c'est à dire qu'il y avait maintenant des vagues dont certaines, autant que je pouvais en juger, faisaient un bon mètre de haut. Ce n'était pas vraiment préoccupant, mais si cela augmentait ? A un certain moment, il a fallu écoper avec les deux gamelles qui se trouvaient dans le fond de la barque ; mais le vent n'a pas forcé et nous continuons à regarder le temps passer. Les deux miches de pain, au fond du bateau, étaient trempées d'eau de mer et devenues immangeables.

Vers les trois heures, un avion se fait entendre au-dessus de nous ; il est seul et assez haut en altitude ; je me dis bêtement que c'est un avion de reconnaissance allemand et qu'il peut nous voir ; mais il disparaît bientôt.

La côte vers sept heures du soir

Le soir – il est peut-être sept heures – une côte se distingue alors à quelques kilomètres : elle n'est pas très élevée, mais il s'agit d'un port important. Malheureusement, la nuit commence à tomber et nous n'avons aucun moyen de nous faire voir et reconnaître. Il nous semble pourtant bien qu'on nous a aperçus, puisqu'un feu de couleur rouge éclatant émet en morse à toute vitesse, et cela pendant plusieurs minutes : mais nous ne pouvons répondre. Il n'y a plus de vent et nous commençons à dériver lentement vers le large ; il doit y avoir un courant qui nous éloigne de la côte.

La nuit est tombée et, avec elle, un brouillard épais. Nous avons bientôt le sentiment d'être totalement seuls et perdus au milieu de ce brouillard qui n'en finit pas de s'épaissir. Nous ne parlons guère, mais je crois que nous sommes tous un peu découragés. Nous n'avions pas pensé que ce serait une partie de plaisir, mais, cette fois-ci, la chance ne nous aide pas. La nuit est longue.

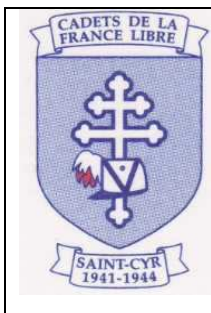
Au petit matin, le brouillard est toujours le même mais il commence à s'éclaircir après la première heure du jour. Nous ne voyons plus la côte, nous avons dû dériver toute la nuit.

Vers huit heures, nous voyons brusquement surgir non loin de nous, deux navires qui nous paraissent très grands ; en fait il s'agit de deux chalutiers dragueurs de mines, un anglais et un norvégien ; vus d'en bas, ils nous paraissent de véritables montagnes. Ils nous aperçoivent et pour une raison que nous ne comprenons pas, ils tirent quelques salves de mitrailleuse ; nous faisons ce que nous pouvons pour dire qui nous sommes ; Bolloré brandit un pavillon français de la dimension d'un demi mouchoir et crie quelques mots d'anglais qu'il sait. Finalement l'un des deux chalutiers s'approche et nous lance une échelle de corde ; arrivés à bord, ils nous donnent du thé, des toasts et des cigarettes. Nous éprouvons tous un sentiment de soulagement.

Arrivée à Plymouth

Le chalutier a fait demi-tour et nous a conduits au port, qui était Plymouth.

Nous avons été amenés dans une pièce chauffée par un gros poêle en fonte bourré de charbon. Nous étions là à attendre depuis une bonne heure lorsque deux hommes en civil, des policiers, sont venus nous chercher pour aller à la gare où nous avons pris le train pour Londres. Le contraste était saisissant entre ce voyage et celui que j'avais fait l'avant-veille de Paris à Morlaix : il n'y avait plus ce sentiment permanent d'inquiétude



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Récit du Saint-Cyrien Jean-Paul MARTIN évadé sur le « S'ILS TE MORDENT »

et d'angoisse ; arrivés dans cette immense ville qui était alors une concentration inconcevable d'une grande partie du monde, nous avons échoué à Patriotic School.

Patriotic School - je ne sais pas d'où vient ce nom - était un ancien collège anglais, le vrai collège anglais au plein sens du mot, de grands bâtiments de pierre à étages, autour d'une cour vaste comme un terrain de cricket. S'y trouvaient réunis en résidence forcée tous les étrangers qui débarquaient en Angleterre par un moyen ou un autre. On y rencontrait des gens surprenants ; je me rappelle un nommé Perse, français, la quarantaine, légèrement bedonnant, qui avait traversé vingt deux frontières à pied avant d'arriver ; il venait d'un pays du fond du Caucase ; où ce berger basque, grand, osseux d'une force incroyable, qui nous a chanté le cri modulé d'une puissance et d'une mélodie étonnantes, qu'il poussait pour appeler ses moutons d'un versant à l'autre d'une gorge pyrénéenne. Nous étions par chambrées d'une quarantaine, sur des châlits à deux étages. Chaque matin la porte s'ouvrait, et un Écossais immense nous criait en riant ce que j'entendais alors comme étant « Fit saïla ». Il s'agissait, en fait, d'un marin retraité de la Navy, qui nous réveillait par le cri traditionnel chez eux : « On your feet. sailors ! ». Nous étions régulièrement interrogés ; j'ai eu personnellement affaire à un homme de 45 ans environ, dont je n'ai jamais su s'il était anglais ou français : en tout cas, il en savait plus que moi sur l'usine des Télots, à Saint Forgeot.

et puis après

Puis nous avons été ensuite libérés et incorporés dans les F.F.L.

Comme tout ceci, après 48 ans, apparaît à la fois si lointain et si proche !

J'arrêterai là cette aventure : elle n'en vaut pas davantage. De mes camarades sont morts après d'épouvantables tortures, dans les mains de la Gestapo : Honneur à eux !

D'autres sont morts, dans les chars de la 2ème D. B., en Normandie et en Alsace : Gloire à eux !

Des gens sont morts, jeunes et vieux, hommes et femmes, vieillards et enfants, sous les bombes : Pitié pour eux !

Alors cette aventure n'était rien ; j'ai eu de la chance. Mieux vaut ne plus en parler.